

Le Hutin Vieux

Pris au dépourvu par le désir de se livrer à une mystérieuse jeune femme, un homme se confie. Le lieu lui est familier, son interlocutrice peu diserte. De sa confession affleure un jugement à l'emporte-pièce sur une société qui lui échappe. N'est-ce pas pour mieux se juger lui-même qu'il pare des attributs de la morale une vision désabusée de ses contemporains ?

Vous avez une très belle voix de slave, dense et grave. Suave. On la devine d'une précieuse rareté. C'est assez inattendu considérant votre silhouette menue. Et cela vous plairait ? Eh bien que je m'intéresse à vous ? Notez que le contraire pourrait tout aussi bien me convenir dès lors que vous continuez à vous adresser à moi avec ce je-ne-sais-quoi d'amical qui me laisse espérer que nous ne serons bientôt plus des inconnus.

Tiens, je vous propose un jeu. Je vous soumetts deux affirmations à mon sujet. Si vous trouvez laquelle est exacte, je vous raconterai tout ce que vous voudrez savoir. Vous retroussiez légèrement les lèvres. Attention, on pourrait presque croire à une risette.

Le silence vous va à ravir tout autant que le sourire.

Je vous fais rougir.

Attendez deux secondes, voilà, je range la bouteille de téquila. Vous êtes prête ? Première affirmation : j'ai été docteur, disons médecin. Ou. Deuxième possibilité : je suis mort dans un accident d'hélicoptère. Je vous fais rire ! Pourquoi vous plaisantez ? Vous voyez quelqu'un s'afférer derrière le zinc d'un bar et vous en déduisez qu'il est barman. Vivant de surcroît. Bien sûr que je ris moi aussi, assurément par un effet de miroir. Arrêtez de pouffer, je suis sérieux. Non... vous avez raison, continuez je vous en prie.

En revanche, au sujet de mon boulot vous n'y êtes pas du tout. Le barman, il se trouve à l'extérieur, il fume sa clope. Je ne suis pas client non

plus, non ; vous avez devant vous l'authentique patron de cet élégant club aux tonalités rétros. J'espère que les effluves puissants et capiteux du cuir neuf ne vous incommode pas. Ils tardent à se dissiper : nous venons de terminer la rénovation : cette salle, la mezzanine, le comptoir... uniquement à partir de matériaux nobles : cuivre

vous, je ressemble à un macchabée ! Ce sont les marques sur mon visage qui vous ont induite en erreur. Malheureusement ces plissements, c'est le temps. Croyez-moi, il éprouve l'anatomie bien plus douloureusement que les accidents. Redevenons sérieux, un instant. L'affaire se révèle grave. Vous maintenez votre choix ? Très bien. Alors, vous

« L'homme est ainsi, cher monsieur,
il ne peut pas aimer sans s'aimer. »

ALBERT CAMUS, *La chute*

brillant, vachette, bois vernis, métal brossé... Je fais la chasse aux plastiques. Je mentirais si je prétendais que ce choix s'inscrivait initialement dans une démarche écoresponsable ; toutefois, il ne me déplaît pas de joindre l'utile à l'agréable. Sans compter que je trime suffisamment ici pour aspirer à en faire un lieu confortable et beau.

Laissez-moi vous dévoiler un indice, concernant notre jeu. Vous avez peut-être noté que mes affirmations étaient au passé. Prenez le temps de réfléchir, le choix n'est pas facile, j'en ai conscience. J'ai été médecin ou j'ai péri dans un accident d'hélicoptère ? D'après vous ? Je prépare encore deux Mojito et un Gin Fizz, ensuite vous me donnerez votre réponse.

Vous avez opté pour la deuxième ! Alors pour

m'obligez à vous avouer que j'ai triché. À la vérité, les deux réponses étaient justes. Vous comprenez, je ne voulais pas risquer de vous perdre avant de ne vous avoir connue. Je vous trouve très gracieuse et votre rire me captive. Je vous ai observée un moment or, ma foi, vous aviez l'air absent, un peu abattue en début de soirée.

Mon histoire d'hélicoptère vous intrigue ? Vous ne vous êtes pas dit que je plaisantais, que je cherchais uniquement à vous divertir ? Il s'agit d'un adage, pas d'une vérité absolue « les plaisanteries contiennent un fond de vérité » ; ce sont des phrases toutes faites dont on abuse sans assurance. Je ne suis pas gêné, c'est... Comment pourrais-je me trouver devant vous et mort dans le même temps ? Allons ! Vous voulez que je vous l'explique ? Et si je refusais ? Ne répondez pas s'il vous plaît, il n'est pas nécessaire d'affliger notre estime naissante de maux de médiocre facture. Quoi qu'il en soit, ce ne serait pas une aventure suffisamment drôle ce soir. Se détendre, s'amuser, n'est-ce pas un meilleur programme ? Je réalise que vous n'en avez pas le cœur cependant, j'adorerais vous voir changer d'humeur. Il émane de vous une lumière... ce ne sont pas les spots dans vos cheveux clairs, que vous êtes bête ! Vous voyez que vous savez être drôle.

Commençons par le commencement : laissez-moi vous offrir un verre. Je peux vous préparer le cocktail de votre choix, je vous écoute. Un petit tiers de Curaçao, un tiers de citron, un bon tiers de Picon et par-dessus un grand tiers d'eau. Qu'est-ce que c'est que cette recette ? Vous riez plus fort maintenant. Vous vous moquez, c'est ça ? Vous croyez que je n'ai pas compris les quatre tiers ? Je ne me fâche pas. Pourquoi vous pouffez encore ? La joie, quelle joie ? Bien entendu que je me réjouis d'avoir pu vous permettre de réaliser un rêve. Avouez que c'est quand même étrange de reproduire la scénette d'une pièce de Pagnol dans la réalité. Marius. Je soupire mais je ne boude pas. Le théâtre et le cinéma, je n'en ai guère le goût. En tout cas, je comprends : vous faites des études littéraires. Moi, je ne lis plus trop de romans au sens classique. Je leur préfère les polars ; ou les biographies. Je suis fasci-

STATUE STEPPING
(BRUXELLES)



né par la part d'extraordinaire contenue dans les destinées les plus triviales, par le destin, la manière qu'il a de sortir certaines vies ordinaires de leur propre ombre.

Il semble que les premiers instrumentistes sont prêts. Ils ne vont pas tarder à entamer leur set. Je vais interrompre la *playlist*. C'est dommage, je raffole de ce morceau. Saint-Thomas. Sonny Rollins. Non ? C'est un standard. Qu'est-ce que vous faites dans un club de jazz si vous n'appréciez pas spécialement cette musique ? Moi, je ne pourrais pas vivre sans elle. Elle m'a accompagné toute mon existence et j'en écoute chaque jour. C'est une musique singulière. Peut-être est-ce dû aux origines de sa création et à son destin européen : un mélange de nécessité et d'institutionnalisation. Que ce soit une discipline essentiellement intellectuelle, je ne le crois pas du tout ! Au contraire. C'est le rythme, c'est la vie, c'est la réalité du quotidien, la misère, la dope, l'alcool, le sexe, l'amour, les relations complexes et les lieux. Le jazz c'est de la géographie et des fluides. Et parfois, les deux se mélangent dans une irrésistible dissonance.

Je pourrais vous initier si vous voulez. Vous pourriez être surprise et vous mettre à apprécier. Dans l'adolescence, un peu à votre manière, j'avais des à priori malgré la curiosité. Et puis à un certain moment... c'est comme les gens. On en côtoie de différents, qui nous touchent, puis on s'avise d'estimer un peu plus le genre humain. J'ai rencontré des morceaux, des notes – ni justes ni fausses, des interprétations qui m'ont subjugué. Voilà, je n'ai pas peur du mot. C'est cela, je suis subjugué. Il y a des beautés contre lesquelles toute résistance s'annonce vaine.

Oh que si, il m'arrive de douter, ne vous fiez pas aux apparences. L'incertitude traîne derrière mes convictions comme un état d'âme. Je me souviens d'une anecdote amusante. Lors d'un concert d'Elvin Jones avec son quintet. Vous connaissez Elvin Jones ? Le batteur de Coltrane. Il avait une énergie majestueuse. Ses fûts raisonnaient d'un son rond et spacieux faisant de chacune de ses frappes un concurrent sérieux aux battements du cœur. Un virtuose avec ça. Le digne héritier d'Art Blakey avec ses Messengers. Je suis conscient que je ne chante pas très bien, c'est uniquement pour vous donner une idée. Bref, je m'installe sur ma chaise, les yeux rivés sur Elvin Jones. Et là, j'entends un appel, un cuivre. Pas un saxophone, pas une trompette. Un trombone. En soliste. J'ai

secondes. L'autre nigaud au piano veut rivaliser avec Keith Jarrett. Il me faut lui rappeler qu'il s'agit d'une scène ouverte au Hutin Vieux et non la principale de Jazz à Juan. Je reviens.

Où en étions-nous ? Ah oui, vous étiez surprise que j'aie étudié médecine. Pourtant personne n'est forgé d'une seule pièce. De nos jours, il semble plus exceptionnel de ne pas entreprendre d'études que le contraire. Simplement, ce que l'on ne vous dévoile pas au début, c'est que celles-ci aboutissent à toutes sortes de carrières, parfois très éloignées de votre parcours initial. Vous verrez, qui peut prédire ce que vous accomplirez en vingt ans ? Peut-être exercerez-vous des métiers qui n'existent pas encore.

La vraie question n'est pas de savoir pourquoi (ou si) j'ai arrêté mais plutôt comment j'ai commencé. En premier lieu, parce que je le pouvais. On n'y pense jamais assez : on n'agit que dans le périmètre de nos possibilités. Dépasser ses limites, c'est franchir la frontière de ses croyances et non de ses possibilités. Vous semblez dubitative. Je n'essaie pas de vous convaincre, j'émet une hypothèse fondée sur mon expérience mais j'accueille votre contradiction sans appréhension, je vous assure. Dans le cas de l'athlète, ses exercices s'inscrivent dans une volonté de report de ses limites, non ? D'une certaine façon, la personne qui bat un record de courses n'est pas identique à celle qui en était incapable un an plus tôt, avant ses entraînements, pour reprendre votre exemple. Il me semble que l'on change avec le temps : nos désirs, nos aspirations, notre corps. Peut-être avez-vous raison, une part de nous demeure.

En tout cas, en ce qui me concerne, j'étais studieux. Je cherchais à flatter mon égo moyennant la fierté de mes parents. J'aspirais donc à une voie royale. Ne soyez pas trop dure, cet établissement, par bien des aspects répond à mes désirs profonds. D'émancipation notamment. J'ai entendu, il s'agissait d'une question, vous ne m'avez pas froissé, vos interrogations sont légitimes après tout. Il faut du temps pour apprendre à se connaître et du courage pour s'accepter. À l'époque, je me suis obstiné ; pour nourrir une ambition malade, participer à la reconnaissance d'une excellence dont je voulais ma part. C'est un mal profond que l'ambition. Vous voulez savoir pourquoi ? Parce que l'ambition a besoin du regard des autres pour se réaliser. Elle n'épanouit pas, elle assouvit une soif insatiable de reconnaissance.

L'ambition n'épanouit pas, elle assouvit une soif insatiable de reconnaissance.

ressenti un choc. Ce musicien était magique. Ses modulations agissaient sur mes inclinations à la façon d'un philtre. Ce soir-là, j'aurais pu céder au sortilège et abandonner ma passion pour les percussions, les années d'efforts et d'entraînement sur ma batterie, pour le trombone à coulisse. Comme cela, sur un claquement de doigts pour un élan du corps.

Encore cette affaire d'hélicoptère ? Vous ne renoncerez jamais, n'est-ce pas ? Vous avez raison elle est vraie. Ce n'est pas un sujet sensible, c'est... Je vous propose de faire d'abord connaissance. Si cela vous convient, vous pouvez vous installer à ma table pendant la *jam*, celle sur laquelle est déposé le petit panneau Réservé, juste en-dessous du balcon à colonnade. Asseyez-vous sur la banquette. Ce devrait être un peu plus tranquille qu'au comptoir. Moi c'est Al. Enchanté Séverine. Je vous rejoins aussitôt les dernières commandes envoyées. Je confie le service à Sylvain – le barman – et j'arrive.

*
* *

Pardon ? Vous pouvez parler plus fort ? Avec les musiciens, on s'entend mal. Décidément, ils font du bruit ce soir. Attendez ! Je vais leur dire de baisser le volume de la sono. Donnez-moi deux

J'ai mis fin à mon cursus médical en deuxième année d'internat. Vous voyez, j'y ai donc consacré huit ans. Il m'en reste le goût de l'effort et du savoir. Je rêvais de côtoyer des personnes intéressantes, sortir de mon milieu, apprendre des choses que peu peuvent comprendre. Vous ne connaissez pas les études de médecine ? Moi non plus, avant de m'y engager ; c'était très éloigné de ce que j'imaginai. Je me souviens que le rythme était très soutenu : révisions tous les jours de la semaine, peu voire pas de vacances. Dans la mesure où je n'avais pas les facilités de certains, j'ai investi beaucoup de temps pour réussir mes examens. Avec le recul, j'ai l'impression que ces efforts me coûtaient moins que l'atmosphère de compétition qui tissait autour de chaque étudiant une gigantesque toile, avec ses fils collants qui nous liaient les uns aux autres en même temps qu'ils nous tenaient à bonne distance. La comparaison était la norme : nos notes, nos méthodes de travail, le métier de nos parents, leurs dons aux associations caritatives, nos conquêtes ; toutes nos activités passaient au crible de l'analyse comparative. La seule chose qui importait était de réussir, coûte que coûte. Ça vous parle ça, réussir coûte que coûte ? D'une façon ou d'une autre nous en sommes tous là, à vouloir réussir : notre vie, notre famille, nos études, nos vacances. J'envie votre optimisme ; je doute que la définition de la réus-

site soit si divergente d'un individu à l'autre, ni même que les moyens déployés pour l'atteindre diffèrent tant que cela. J'ai plutôt l'impression que l'exception demeure à la marge. Dans les grandes lignes, nous tendons tous à nous ressembler, vous ne croyez pas ? Regardez nos vêtements, nos loisirs, nos goûts et nos dégoûts. Là-dessus, s'ajoutent les étoiles pour évaluer tout et n'importe quoi. Vous avez déjà noté mon club sur Internet ? Ce n'est pas moi qui m'en occupe, c'est Sylvain. Je ne suis pas très connecté, je ne parviens pas à m'y intéresser.

Vous êtes économe en paroles. Moi je jacasse, je jacasse. Une vraie pipelette. Pourtant, ce n'est pas dans mes habitudes. Ce sont vos grands yeux : ils sont imparables. Je ne sais pas, il s'en dégage à la fois de la vulnérabilité et une surprise qui interroge et encourage à poursuivre son récit, sans fin. J'en connais qui doivent bien se moquer à m'observer pérorer. S'ils pouvaient entendre, certains de mes habitués n'hésiteraient pas à me qualifier de vieux con. Vous ne l'avez pas fait, je vous en sais gré ; je l'ai exprimé à votre place. Disons qu'il s'agit d'une façon d'exorciser mes craintes. Je vous remercie pour vos précautions, je ne l'aurais pas mieux formulé : « vieux et con en définitive sont des positions bien relatives ».

J'entrevois dans le clair-obscur de vos soupirs une peine tenace, de celle que les blessures sentimentales abandonnent tel un lest dans les mémoires anciennes, des sortes de fragments de remords pareils à des cicatrices. Et pourtant vous n'êtes pas farouche. D'où vous vient cette confiance que l'on pourrait confondre hâtivement avec de l'insouciance ? Certes vous doutez néanmoins vous semblez avoir quitté l'attente. J'aurais aimé avoir votre force plus jeune. J'ai épousé trop rapidement l'ainée d'une famille bourgeoise de Lyon. Elle représentait l'assurance d'une promotion sociale et moi, je symbolisais son échappatoire. Bien entendu, nous ne nous le disions pas. Nous n'y pensions pas d'ailleurs. Le quotidien se justifiait seul, c'est le propre de la jeunesse. Heureusement cela n'a pas duré. L'unique bonne chose de cette relation reste ma fille, Mélissa. Je dois reconnaître qu'il se dégage de vos gestes un affranchissement et une détermination qui me la rappellent, bien qu'elle soit un peu plus âgée que vous. Elle est née l'année de l'ECN, le concours qui devait déterminer ma spécialisation médicale. À sa suite, j'aurais pu choisir une spécialité tranquille, médecine du travail par exemple ; voir venir, gravir la hiérarchie sociale par la pente douce. Seulement voilà, j'ai choisi Urgences à Grenoble. Satanées prétentions ! Bien entendu, je me suis convaincu que ce choix s'avérait le meilleur pour ma famille, pour ma fille, pour ma carrière. Uniquement des chimères qui n'existaient que dans un hypothétique et bienveillant futur. Un bonheur à venir dont le prix à payer sacrifie le présent. Alors, vous voyez, j'admire votre capacité à éprouver l'instant sans impatience.

De mon côté, il aura fallu un accident d'hélicoptère pour mesurer le prix du nécessaire. En contrepartie j'y ai laissé ma peau. Peut-être, finalement, pourrais-je vous révéler ce qui m'est arrivé dans ce fameux hélicoptère. C'est une histoire peu commune.

Cet accident a été une chance, en tout cas une opportunité.

Après lui, j'ai tout plaqué. J'ai voyagé, me suis installé aux États-Unis et j'ai expérimenté la vie. Tour à tour roadie, serveur, barman et j'en passe. Étrangement j'ai ressenti une forte indépendance durant cette période. De quoi subvenir à mes besoins remplissait l'essentiel de mes attentes. Il n'y a que musicien que je n'aie pas prétendu essayer. Même si j'adorais le jazz et que je jouais depuis de nombreuses années, je demeurais plutôt moyen - il faut être honnête. Quand on est originaire d'une petite ville de province, on a tôt fait de se prendre pour plus beau qu'on ne l'est. J'en ai vu passer un grand nombre sur cette scène qui bénéficient de leur petit succès. Pour eux, la première épreuve, ce sont les grandes villes. Or, à l'échelle internationale, elles s'avèrent encore des villages. En général, ils terminent prof dans l'école de musique de leur quartier ou de leur patelin, trop orgueilleux pour assumer leur échec ou pas assez lucides pour mesurer la faillite de leurs espoirs. Je ne voulais pas leur ressembler. Je ne voulais pas renoncer à l'ex-



LÉGER SILENCE
ACRYLIQUE SUR TOILE
60 x 81 CM.

traordinaire. À tout prendre, je préférerais les petits boulots plutôt que de gâcher un rêve, fut-il inatteignable. Tiens, vous voilà plus pessimiste que moi. Je ne m'étais pas encore interrogé sur le propre d'un rêve. Vous ne pensez pas que certains le sont, réalisables ?

Bon, minuit. Il est l'heure d'interrompre les festivités. Sylvain le barman va dire aux musiciens de tout ranger pendant que je relancerai la *playlist*, je n'en ai pas pour longtemps. Le bar va se vider maintenant. En général, une fois que l'on ferme la scène, la plupart des clients rentrent chez eux.

Regardez, je crois qu'on vous salue de la main. Vous les connaissez ? Proposez-leur de se joindre à nous. Ils vous tiendront compagnie pendant que je fais un tour en salle. Ne vous inquiétez pas ! S'ils peuvent être lourds, moi je suis de bonne compagnie.

Installez-vous, je vous rejoins avec les boissons. Qu'est-ce que vous prenez ?

*
* *

Je ne comprends pas votre attitude. Je vous trouve grossiers, tous autant que vous êtes. Votre comportement est déplacé, particulièrement pour de soi-disant personnes de bonnes familles. Il n'y en a pas un, ni une, pour rattraper l'autre.

Non effectivement AL, ce n'est pas pour Albert. C'est pour Ali. Qu'y-a-t'il ? C'est quoi ces gloussements ? Vous êtes fiers de vous ? Après mon CV et mon âge, vous inspectez mes racines ? Vous êtes installés à ma table depuis vingt minutes et vous me questionnez. D'abord les allusions vulgaires du prétendu chaperon. Et la grande escogriffe, elle pense être fine avec ses insinuations et ses rictus en coin ? Alors, je n'ai pas réagi, je me suis tu, maintenant j'en ai assez. Je

n'ai pas à supporter d'être traité de la sorte, par qui que ce soit et encore moins par des merdeux trop gâtés. Exactement, trop gâtés !

Quel est le problème ? C'est en lien avec Séverine, c'est ça ? Vous n'y êtes pas du tout ! Mais pas du tout, bande de crétins et de crélines ! L'obscénité que votre morale s'évertue à déceler dans ma manière d'être ne se situe pas dans mon comportement mais bien dans vos regards, vos courtes vues et vos craintes inconsolables. Et de toute façon, prétendez-vous revendiquer un droit de regard sur ses fréquentations ? J'ai bien compris qu'elle était votre amie, vous l'avez bien indiqué une dizaine de fois ; vous avez fait cercle autour d'elle pareils à une meute, un clan suranné qui étouffe davantage qu'il ne protège. Cela vous défriserait qu'on la trouve sémillante, belle, intelligente, sensible ? Qu'elle ait envie de discuter avec quelqu'un tel que moi, pour le plaisir ou parce que je suis intéressant ? Je me demande : c'est le barman, le vieux ou le bougnoule qui vous dérange le plus ? Quoi je m'énerve ! Je m'énerve : bien sûr je m'énerve. D'abord, vous me snobez avec votre galimatias pseudo anglophone alors que je parle anglais, moi. Vous êtes ridicules avec vos « luncher », vos « happy hour » ou encore les « j'étais jet-lagué ».

Là-dessus vous vous vantez ostensiblement de vos petits sacrifices contraignants. Je ne supporte plus de l'entendre se vautrer dans l'indécence l'autre là, avec ses lunettes sur le bas du nez qu'il soulève du bout du doigt chaque fois qu'il pense imposer à la discussion un argument irréfutable.

Au début j'ai cru que c'était à cause de mes origines, un racisme ordinaire en somme. Pourtant non, pour des gens de votre milieu, dans la fleur de l'âge de surcroît, la discrimination raciale salit. Je commence à comprendre, maintenant, de quoi il retourne. Ce n'est pas ça. Non, ce qui vous dérange est en lien avec votre héritage issu des castes larvées que la mixité sociale révolte. Vous

êtes les champions des y-a-qu'à-faut-qu'on et du bon goût. Je le vois dans vos regards et vos sourires narquois : on ne mélange pas les serviettes et les torchons. Et peu importe qui sont les serviettes et les torchons. De part et d'autre, je constate chaque jour que l'on pense connaître suffisamment le fonctionnement du monde pour prétendre reconnaître ceux qui nous sont naturellement et irrémédiablement infréquentables.

Taisez-vous, c'est moi qui parle maintenant.

Quoi qu'on fasse, il faut juger l'autre, c'est naturel, hein ? Qui es-tu ? Qui sont tes parents ? D'où tu viens ? Combien tu vaux ? Mais qu'est-ce que vous savez de moi ? J'entends dans vos non-dits résonner votre pensée profonde, vos catégories et leur florilège de qualifications insultantes. Qu'est-ce que vous connaissez des autres, vous ?

Et le nain énervé qui balance son pédigrée à l'instar des chiens de compétition ! Tous, vous affichez les noms de vos grandes écoles comme autant de promesses de carrières et de positions sociales que moi, attardé dans mon petit piano bar, je ne pourrais même pas imaginer. Mais je ne joue pas moi, ici. J'ai fini de jouer depuis longtemps. J'endure ma vie, là, quand vous avez seulement commencé la vôtre.

Tu crois quoi, toi, avec ton acné tardive ? Que je me rêvais patron de bar quand j'avais ton âge ? Que je n'ai pas goûté la faim de prouesses et de fortune ? Mais qui te dit que tu ne seras pas à ma place dans trente ans ? Et pire mon petit gars, que ça te plaira !

Regardez-vous. Si la réponse que l'on vous oppose ne vous convient pas, s'il devient difficile de ranger l'altérité dans les petites cases tristes de votre morgue, si l'on vous jette à la gueule un peu de la liberté qui vous effraie tant alors là, vous vous drapiez dans votre arrogance et vous accusez. De ramage. Ou pire de mensonges. Et si c'est insuffisant, vous rabaissez l'autre avec votre condescendance. Je ne vous demande pas un peu de considération, juste de l'indifférence. Or, même cela vous coûte.

Exactement ! Vous avez peur de la liberté. Surtout celle d'autrui. D'ailleurs, vous ne vous doutez pas une seconde de ce que c'est. Vous n'avez encore jamais éprouvé son vacillement. Vous avez lu ce mot dans vos manuels d'histoire, il n'est rien d'autre que le prétexte à vos parades et vos postures. En vérité, vous prenez vos petites privations pour un déni de liberté, cloîtrés dans votre égoïsme. Vous ne pensez qu'à vous ! Vous montez sur vos grands chevaux à la moindre sollicitation d'une quelconque responsabilité de vos actes et de vos paroles ; vous prônez la tolérance, mais chez les autres : loin de votre confort sectaire de bien-pensants ou de vos jérémiades auto-apitoyées.

Risque de vivre une seule vie ! Mais même après, vous ne pourrez envisager de donner des leçons. Vous croyez que je ne les connais pas vos petits rêves de gloire, votre appétit inextinguible de consommation ? Vous ne tiendriez pas deux heures sans votre portable, pas deux jours sans votre plateforme de streaming et vos jeux vidéo à la con. Vous êtes sourds, aveugles et incultes. Par contre, pour le malheur de tous vous n'êtes pas muets !

Séverine, j'ai passé une agréable soirée en votre compagnie pourtant toutes les bonnes choses ont une fin. En général, on a les amis qui nous ressemblent. J'espère que le miroir que ces prétentieux vous tendent vous sied ? De toute façon, le devoir m'appelle. Je dois vous laisser.

Quant à vous, vous devez quitter ma table.

C'est ça, rentrez chez vous et bonne soirée !

*
* *

Non, je ne vous méprise pas. Je ne sais quoi vous répondre. Vous êtes revenue. Seule pour mon bonheur. Je vous entends m'expliquer que vous ne leur ressemblez pas, que ce ne sont pas vraiment vos amis. Enfin... qu'ils le sont un peu par le fruit du hasard et de l'habitude. J'ignore quoi vous dire. Votre absence m'a coûté. J'ai pensé avoir été odieux tout à l'heure. J'ai imaginé le dégoût que cette colère impétueuse avait pu faire naître en vous et j'ai ressenti de la honte d'en être à l'origine.

Pourquoi êtes-vous revenue, Séverine ? Je ne crois



HUIS CLOS
ACRYLIQUE SUR PAPIER NOIR
297 x 210 MM.

pas vous traiter avec égards, ni vous parler comme à une adulte. Je m'adresse à vous comme à un autre être humain, doué de raison et d'intelligence, avec en supplément dans votre cas, ce qui est plus rare, de capacités d'écoute. L'âge n'a rien à voir à l'affaire, voilà tout. Je ne saurais dire si c'est exceptionnel. Vous ne m'avez pas apprécié en gâteux sénile que je sache. J'ai agi de même, je ne vous ai pas envisagée en morveuse demeurée. Combien il est pénible de constater le rabaissement subi passé la cinquantaine, parfois de la part de ses propres enfants. Les vieux apparaîtraient irresponsables, dépendants, irréfléchis, naïfs, dans le meilleurs des cas, de petites choses fragiles dont il faudrait prendre grand soin et dans le pire, des boulets inutiles, j'en passe et des meilleures. Dans ces conditions, il n'est plus étonnant pour personne, au cœur de cette société ultra performante, que l'on s'adresse à eux comme à des simples d'esprit. Les jeunes aussi ? c'est bien possible. Nous voilà un nouveau point commun. Vous pleurez. Arrêtez, rien ne le justifie.

Il est souvent insuffisant d'être désolée mais je vous remercie quand même. Ce n'est pas après vous que j'en avais, vous n'étiez pas obligée de revenir. Pour tout dire, je suis content que vous l'ayez fait. J'ai du mal à faire confiance pourtant j'en ai très envie lorsque vous affichez ce visage opalin dont le grain délicat suggère la douceur.

Vous avez les mains gelées ! Vous avez froid ? J'ai lu que cette humidité qui nous glace les sangs depuis le début de la semaine passera vite.

Vous commencez à affectionner le jazz on dirait. C'est un classique... de Joe Henderson : Black Narcissus, interprété par Laika Fatien. Ce morceau m'apporte du réconfort : ma ligne de basse préférée avec sans doute une de nos plus belles voix. La chanteuse est franco-marocaine. J'aurais bien aimé l'accueillir ici. Je vais laisser filer son album en fond si cela vous plaît aussi.

Je vous apprécie Séverine. Je souhaiterais vous offrir un présent. Cette histoire d'hélicoptère vous intéresse toujours ? Étrangement, ce n'est pas que j'aie envie de raconter mes vicissitudes, ni même qu'il y ait un quelconque secret d'ailleurs... j'avoue cependant éprouver l'irrésistible désir et l'incompréhensible besoin de vous les livrer. Je suppose que cela tient à vos silences captifs, leur manière de solliciter mon audace qui s'apparente à une invitation à m'aimer davantage. Ils semblent me murmurer : apprendre à s'aimer, c'est répéter ses premiers pas en amour. Vous accueillez mes paroles hésitantes sans jugement. Cela m'encourage.

Vous l'avez peut-être compris maintenant, j'ai été victime d'une péripétie rocambolesque lorsque j'étais interne en médecine, aux Urgences vous vous souvenez. D'une certaine façon, celui qui existait alors est mort ce jour-là.

Je travaillais de huit heures à vingt heures, enchaînant souvent des gardes le temps restant. Je devais gagner de l'argent en même temps que

palier le manque d'effectif dans mon service. J'y trouvais mon compte même si je survivais plus que je ne vivais. Je figurais un robot organique. J'avais perdu du poids, mes cheveux ont commencé à tomber. C'est à cette époque que j'ai porté mes premières lunettes.

L'essentiel de mon attention était focalisé sur la réalisation des tâches dont la responsabilité m'écrasait. Des vies se reposaient sur moi tandis que je me trouvais plus qu'à mon tour démuni par le manque d'expérience. J'ai résisté aux drogues qui circulaient de-ci de-là entre nous, mais pas à l'alcool. C'est un vice que je traîne dans mes bagages depuis lors.

Je me suis retrouvé dans l'équipe du SAMU dont dépendaient les interventions en hélicoptère. Dans cette unité, le manque de médecins était encore plus prégnant. Par conséquent, il était de moins en moins exceptionnel que je fasse deux gardes consécutives, en supplément de mes journées. J'étais moralement et physiquement épuisé. L'absence d'opportunité m'a évité le pire plus d'une fois. Il n'eut pas fallu beaucoup plus pour que j'en termine de façon radicale.

Excusez-moi, je tambourine, c'est désagréable paraît-il. Je stresse... cela me met mal à l'aise, en fait, de raconter cet accident, je... je n'ai pas l'habitude. Non, non, je vais continuer. J'y tiens.

Ç'a été horrible. Je peux revoir les flammes, sentir l'odeur des poils grillés, du métal chaud, du plastique qui fond, les émanations de laque calcinée, la chair qui se tend sous l'effet de la chaleur.

Vautré sur le flanc, une douleur intense au crane m'empêchait d'ouvrir complètement les yeux. Ma tête valsait à la manière d'un carrousel et la fumée envahissait une grande partie du cockpit. J'ai tenté de me relever bien entendu : sans succès, plaqué au sol par une inertie violente. J'ai appelé l'équipage, hurlé, impossible d'entendre quoi que ce soit. Un bourdonnement emplissait l'espace, composé de terreur et d'incompréhension. Je balbutiais des « non », par demi-douzaines, s'apparentant à la conjuration un peu infantile d'un sort. C'était un réflexe.

Tout est allé si vite !

Aucune pensée raisonnable ne pouvait se former à présent que les flammes gagnaient toutes les parois de l'engin et que le métal brûlant et craquant mordait ma chair à chaque point de contact. Il m'a semblé percevoir une alarme lointaine, feutrée. Ou plutôt empêchée. Ma tête était soumise aux pires vertiges tandis que le temps s'étirait semblable à un ralenti dont j'étais le spectateur impuissant. J'ai surtout pensé à mes parents, leurs sacrifices pour me permettre de me consacrer à ses maudites études. Mon père Ziné-Yalla, ma mère, Nora : migrer depuis le Maroc pour donner naissance à un garçon portefaix de leurs rêves d'émancipation et finalement sombrer en même temps que lui dans le néant, par la faute d'un accident d'hélicoptère. Il n'en avait jamais vu. Il ne resterait de leur fils, tout au mieux, que des

membres mutilés, des cheveux arrachés ou consommés pour tout ou partie, une peau ravagée à l'image d'un désert rebattu par la tempête ; toute fierté et toute joie noyées dans le chagrin, déjà broyées. J'abandonnais ici-bas leur allure de spectres chenus, dans un pays éternellement étranger bien que chéri à la façon d'un talisman et qui ne serait plus désormais que l'immense cénotaphe de leur fils unique.

J'ai songé à ma fille, que je ne découvrirais jamais dans l'intimité de ces événements qui concourent à l'émergence du lien filial : la passation de ses examens, son mariage, la naissance de ses enfants, son premier boulot, ses vacances en famille, les photos, les réminiscences que nous n'aurions jamais en commun...

Toute cette absence à me faire pardonner déborderait le souvenir des vivants et se transformerait en culpabilité. J'éprouvais une incommensurable peine. Une tristesse froide, déçue, face aux regrets de l'échec, aux vies blessées, prématurément gâchées.

Et puis j'ai eu peur. D'avoir mal. De mourir. De l'image des restes de mes viscères, des avant-bras sanguinolents ou consumés, des cuisses déchiquetées, des yeux sortis de leur orbite ; j'ai préfiguré mon corps, mené au bout de ses limites et que le feu ou la chute allaient engloutir, pulvériser, effacer de la surface du globe. Dans un dernier sursaut d'espoir, j'ai cherché l'extincteur alors que mon pantalon prenait feu. Pas de ceinture pour s'amarner, aucun parachute. Je sais, les réactions paraissent absurdes depuis le présent ; seulement, dans ces moments-là le cerveau n'est plus rationnel. Je n'entrevois aucune issue que la mort et la douleur. J'étais envahi de toute l'horreur de mourir brûlé vif. La carlingue matérialisait une étuve, ou un fumoir.

Je voudrais vous dire que l'instinct de survie m'a aidé, je mentirais. C'était la colère. Contre ce sort injuste. Un sentiment de rébellion qui me poussait à vouloir opposer un bras d'honneur à la fatalité. J'imagine aisément avoir pensé quitter l'appareil pour gagner quelques secondes de vie. Je me vois assez penser saluer cette Terre dont je n'avais su voir la beauté, que je n'avais que consommée, au gré des modes et des voyages toujours plus loin, plus insolites, plus enviables, cette vie qui eût été belle et que je n'avais jamais pris le temps de goûter dans sa simplicité.

Voilà où j'en étais. Au moment ultime, sur le palier de la mort, j'étais meurtri, terrorisé, déçu, considérablement triste. Je m'entends m'encourager « Saute ! Vas-y, saute ! ». Je devais fuir la mort qui déjà me dévorait ; ne fut-ce qu'une poignée de secondes supplémentaires.

Alors,

j'ai tiré la porte latérale de l'hélicoptère et me suis jeté dans le vide.

*
* *

Vous comprenez ? Séverine, ce qui est important, à ce moment de l'histoire, c'est que le désir de vivre ait primé sur toute autre considération, c'est lui qui m'a conduit à m'élancer, alors même que le désespoir logeait au plus profond de mon être et que mon heure sonnait. Ce n'était pas une pulsion de mort qui guidait la main qui ouvrait l'appareil, les jambes qui poussaient vers le vide. Si je n'avais pas plongé dans l'incertitude, j'aurais brûlé vif dans la minute. Je devais échapper au danger le plus immédiat. Tout le reste s'avérait sans importance. Chaque seconde dans ce combat pour la vie valait l'éternité. C'était une chute... pour me sauver ; non pas pour me soustraire mais pour m'épargner. Vous voulez boire autre chose ? Moi, j'ai besoin d'un verre.

Vous reconnaissez ? Fly Me To The Moon, c'est connu quand même. Il s'agit de la version du Roy Haynes Quartet, vous aimez ? C'est autre chose que la soupe de Sinatra. Une version ternaire enlevée. Du grand art ! Tommy Flanagan au piano. Le contrebassiste Henry Grimes. Au sax, Roland Kirk. Pas mal, n'est-ce pas ?

Je voudrais me présenter à vous sous mon meilleur

jour pourtant la vérité impose sa nécessité à la confiance nouvelle qui nous lie à présent. Considérez mon état de choc à l'issue de cette expérience. Cette impression qu'un événement extraordinaire est parvenu à poinçonner ma vie de son entaille indélébile, à oblitérer tout sens et toute raison. C'est un peu comme... si s'était gravé dans ma mémoire un marqueur temporel brutal, délimitant un avant et un après antinomiques, l'après n'étant plus en aucun cas semblable ni au passé ni au futur que je concevais dans l'inconfort de ma routine. C'est ainsi qu'on se répète « C'est à moi que cela arrive », cet événement que l'on pensait réservé à la fiction, aux informations, aux ragots, aux histoires qui font frémir ; ces paroles que l'on écoutait à moitié et qui commençaient par « Tu ne sais pas ce qui est arrivé à une telle » ou « Tu te rappelles d'un tel ? Il lui est arrivé un truc de fou » ; eh bien tout cela c'est pour vous. Pire, c'est vous. On se sent exclu de l'entendement. Le monde entier vous paraît étranger. Plus aucune connexion personnelle ne semble possible. L'extraordinaire de votre situation vous installe au ban de la société en même temps qu'elle vous inscrit dans ses chroniques, dans ses anecdotes. Et puis le temps se déploie. Les souvenirs se dissolvent et l'épreuve qui vous paraissait hors norme s'inscrit dans votre biographie. C'est ainsi que les événements les plus extraordinaires finissent par constituer la matière première d'une vie ordinaire. Avec du temps. Bien sûr, pour cela il faut survivre. Sans quoi il ne peut y avoir de temps, ni de biographie.

J'ai sauté de la machine en feu mais évidemment, puisque je vous parle, je ne suis pas décédé. La suite ? Oh, c'est simple.

Je tremble, pardonnez-moi, c'est l'émotion ; elle écourte mon souffle. Si vous êtes d'accord, j'aimerais chuchoter la fin de mon récit. Économiser mon énergie pour cette mémoire enfouie depuis longtemps, à la façon d'une vieille pudeur ; j'ai besoin de la lenteur du chuchotement pour rassembler mes forces et vous conter la fin.

Je ne suis pas tombé de bien haut, deux mètres tout au plus, et pourtant j'en perçois encore l'abîme. L'hélicoptère stationnait au sol lorsqu'il a pris feu. Je m'y étais réfugié pour récupérer un peu avant d'entamer une énième garde. La salle de repos des internes avait été réquisitionnée - pour cause de fuites dans un des services de l'hôpital, il me semble. J'avais prévu d'être tranquille dans cet engin en maintenance et avais dormi d'un sommeil si lourd qu'en émerger m'avait semblé revenir d'un coma. Le feu avait démarré à la suite d'un problème électrique. Les pompiers, alertés depuis plusieurs minutes, m'avaient pris en charge immédiatement. J'en étais quitte pour une belle frayeur, deux côtes cassées et de vilaines brûlures. Souvent je repense à ce moment où j'ai décidé de sauter. Je croyais faire une chute de plusieurs centaines voire plusieurs milliers de mètres.

J'étais persuadé de mourir.

Qu'ai-je accompli finalement à la suite de cette renaissance ? Une vie de labeur, de souffrances et de joies. Une vie de plaisirs aussi. Que de l'ordinaire en somme. Toujours à chercher des consolations, toujours à éteindre les braises de l'ambition avec mon seau de leurres.

J'étais à l'époque de l'accident devant un précipice. Mon travail, ma famille, ma santé, ma vie s'étiolaient douloureusement. Je refusais de voir surgir autre chose par-devers moi que la persistance d'une identité délivrée par le miroir déformant des fausses évidences et des usages irréflectifs. J'étais au pied du mur et j'imaginai continuer comme si de rien n'était. Et maintenant ?

Derrière quels renoncements se camouflent les choix essentiels ?

Vous avez raison, taisons-nous.

Vous devez rentrer, je comprends. Nous sommes en semaine. Il est déjà une heure.

De toute façon je dois fermer.

Je vous raccompagne à la porte. ■

2021. Après plus de 10 ans d'existence, *Le P'tit Canard* change de nom.

Bien que son équipe, son contenu, son apparence restent pratiquement inchangés, il s'appellera désormais **NoMade**. Comme chaque appellation, chaque focalisation dans l'espace public, chaque resserrement confiné au résumé, cette dénomination requiert une identité.

Notre souhait est que ce magazine s'inscrive davantage encore dans les dispositifs que Deleuze [1] nommait les machines de guerre, « par lesquels chacun de nous remplit ou invente de nouveaux espace-temps » [2].

Or, suivant son hypothèse, nous postulons que c'est l'organisation nomade qui a inventé la machine de guerre - laquelle n'est pas les armées. C'est à cette organisation que nous voulons nous affilier, un nomadisme d'esprit, un bouger sans se déplacer, à la fois inscrits dans un patrimoine et relevant du mouvement - tout en restant aussi éloignés que possible du tourisme de masse et de la faim de dépaysement qui meut tant d'espérances.

Retenons, par ailleurs, que parmi la multitude où puisent les origines (latine et grecque) du mot nomade, il y a une géographie, des paysages, un vent qui fortifie des tempéraments. Il s'agit du bassin méditerranéen, auquel les créateurs de ce magazine sont particulièrement attachés : parce qu'ils y vivent, parce qu'ils y sont nés, parce qu'ils y voient la source de leur langue, de leur vie mythologique, de leurs rituels, le berceau d'une manière de révolte autant que le legs d'une volonté sans cesse renouvelée d'insubordination et d'ouverture vers le large.

Enfin, **NoMade**, en deux parties, « no made » par opposition au « made in » qui envahit tout ce qui nous entoure et se voit apposé jusque sur les objets culturels tel un sceau identitaire clos sur lui-même, la marque procédurale d'un fonctionnalisme irrépressible.

On le comprendra aisément, ce semestriel se réclamerait davantage de l'existentialisme que de l'essentialisme.

Son champ d'action principal est la littérature ; voilà pourquoi **NoMade** se veut une gazette de la pensée et du langage. Mais, parce que cette gazette ambitionne également d'avoir affaire aux arts, quelles que soient leurs classifications, nous nous efforcerons de la rendre aussi polymorphe que possible.

Pour conclure, rappelons qu'il s'agit avant tout d'une aventure amicale et familiale ; aussi ses contributeurs sont-ils tous bénévoles. Notre démarche ne poursuit aucun but lucratif : il s'agit principalement d'un désir de partage, d'une passion pour les écrits, les livres et les lieux qui les défendent.

La gazette **NoMade** est ainsi imprimée entre 100 et 200 exemplaires, deux fois par an.

Autofinancée, elle est offerte aux librairies qui veulent bien l'accueillir pour la faire découvrir.

Bonnes lectures !

Christophe Gicquel

[1] Deleuze G., Guattari F., Mille Plateaux, 1980, Minuit

[2] Guilbert C., Roue libre, 2020, Flammarion, p. 130



POÉSIE

COMME NARCISSE, se pencher au-dessus des iris
et se mirer dans les étoiles. N'y voir que les lignes de l'eau,
ni le reflet des nues. Car de l'haut tu es le ciel, car dans eau
je suis liquide : celui qui moire – *mon beau miroir* – au bel attrait.

Plus près, avance encore un peu !

Dans le doute comme dans les airs : l'ombre de ton rire
telles les prémisses à l'onde dorée de tes yeux. Je plonge en l'espérance humide d'où
transpire le plaisir ; remontant les sentes capricantes de nos jeux érotiques, je fouille,
tu sondes, les mains soeurs solides. Survient la moite profondeur des pudeurs défaits.
Enfin. M'effondrer me fondre en toi jusqu'à disparaître,
n'avoir plus pour toute limite *que ta peau*.
Et t'attendre.

Mon coeur dès lors sait
Comment se porte *ta furieuse envie*


l'irrépressible appétit de posséder crue, toujours aussi vif,
la forme de cette potentialité fragile propre à la jeunesse, lorsqu'elle *s'ignore*,
se laisse insouciamment filer. Goûtant ton parfum, je bois le calice jusqu'aux lèvres
de tes baisers, jusqu'aux confins des orbes libérés dans lesquelles je tombe...
semblable au temps lequel, paré de chutes (*chut!*), ride et aurore et crépuscule.
Qu'est-ce qui m'échappe de toi à ce moment ?

Ce qui nous manque est à venir
Les musardises au vermeil de tes soupirs
l'effleurement des beaux quartiers
Ô belle Ô lune ! *Belle lune décrochée.*

Quoique le bonheur soit une image, ait le frimas d'un songe pour unique horizon,
je débordai de l'illusion où s'abîme l'in-fini, renaissant hors mes langues ;
illusion si tôt morte, *sitôt renaît*, dans laquelle reste en corps l'empreinte coralline
de nos détours aux forges vives du secret.

Mon coeur désormais sait
De *quel voyage est fait* l'AMOUR





Écrire la poésie, c'est creuser des puits au cœur desquels éclosent des images ; portraits, figures et représentations, tableaux, ou encore expressions, hèlent à l'âme le lecteur et suscitent sa soif. L'enchantement lui vient alors - quand il advient - de ce vertige inexplicable qu'il ressent dès que l'appelle par son prénom le chant des sirènes, que parvient à sa nature profonde le babil intime d'un tutoiement impromptu.

Or, installés de plus en plus haut dans les nuages de l'illusion, il est à craindre qu'il nous devienne aujourd'hui, à tous, toujours plus difficile d'accéder à ces élans du vide. La vacuité ceignant le quotidien de ses concurrences, partout ses philtres absurdes, ses rêves de possession, ses idéologies ; et les chefs-d'œuvre de la poésie - qui jadis fondaient une communauté humaine - nous échappent, et nous laissent seuls avec nos certitudes.

Au royaume de l'utile les mots sont las ; tandis que, vaguant sur les terres du fonctionnalisme, les chagrins inquiets (hélas !) ne se conjuguent plus qu'au singulier.

alors, tâchons ■

Questions de style

Toute question quant au style se ramène in fine à celle de savoir si on en a un ou du, l'un excluant l'autre. Et donc à essayer de dévoiler ce qu'il en est de lui, en chacune de ses manifestations s'il se manifeste encore, et de ses effets dans et sur le monde.

Nous n'avons plus guère de style – si tant est que nous en ayons eu, nous en avons désormais encore moins qu'avant – et nous ne savons plus guère de quoi il s'agit exactement lorsque nous en parlons depuis que nous en avons fait une notion vaguement équivalente à celle de manière. Manière entendue dans le sens où nous l'employons dans l'expression « à la manière de ». C'est-à-dire comme copie conforme de comportements sociaux ou vestimentaires se conformant à des modèles communs culturellement reconnus et valorisés, à minima par un groupe de référence. Le style n'est plus qu'une façon de se ressembler en masse en ressemblant à une icône de référence dans une vaine tentative d'identification supposée nous assurer d'une subjectivité propre. Ce qu'il en reste exemplairement c'est la mode, avec ses fluctuations périodiques pilotées par la nécessité de la variation nécessaire au maintien d'une valeur d'identification iconique qui se dégrade inévitablement dès qu'elle est trop largement partagée. Dorénavant avoir du style revient à faire partie des premiers faisant « à la manière de », premiers aussi à changer de manière avant que celle-ci ne diffuse trop auprès du plus grand nombre. D'ailleurs il est en la matière significatif qu'on ne dise plus avoir un style – individualisé, en propre, à soi – mais avoir du style – c'est-à-dire adopter une attitude culturellement érigée en modèle, s'y conformer en s'en appropriant une partie, exactement comme on dit avoir de l'argent. Comme si le style aujourd'hui s'assimilait de plus en plus à cet équivalent généralisé qu'est l'argent, avec cette limite qu'il ne peut justement pas complètement se généraliser sous peine de disparaître. Le style c'est la façon, comme on le dit lorsqu'on fait quelque chose « à façon », à la demande, selon des critères préétablis et donc déjà toujours partagés, communs.

Pour essayer de retrouver, si c'est encore possible, ce qu'a été le style et peut-être en manifester encore un qui nous soit propre, il n'est sans doute pas inutile de faire retour sur l'étymologie du terme. En latin *stilus*, tout objet en forme de tige pointue, poinçon pour écrire. Deux références donc qu'il s'agit d'explorer, le poinçon, la pointe dont on use pour entailler les tablettes de cire ou d'argile, et l'écriture. Le style a d'abord affaire avec l'entaille et avec l'écrit. Les deux sont liés, étroitement, puisque l'acte même d'écrire la langue que l'on parle, de passer de l'oralité à la scripturalité, se fait par l'entaille dans le matériau de la tablette. Deux conséquences qu'il est déjà possible d'en tirer. Tout d'abord que le style s'initie dans l'écriture, donc dans ce que nous nommons désormais littérature, avant même de diffuser dans d'autres domaines de nos existences. Et que cette diffusion ultérieure n'est possible que parce que la langue qui s'inscrit ainsi sur une tablette, de façon plus durable que par l'oralité discursive, est ce qui dit un monde vivable, le nôtre, et en le disant le construit comme réalité. Si nous avons pu trouver

du style dans celle-ci ce n'est que parce qu'il a diffusé à partir de la source qu'il prend dans une langue qui non seulement la dit mais l'écrit pour la doter d'une consistance durable. Le style d'abord s'écrit et ce n'est que de ce fait qu'il peut éventuellement s'immiscer dans le monde. Ensuite il est lié à l'acte d'écrire, c'est-à-dire à cette transformation spécifique qui fait passer de l'expressivité signifiante de la parole proférée à l'abstraction du signe. Bien entendu l'écrit ne fait pas

elle constitue de ce fait une pratique hautement réaliste, parce qu'elle entend produire le discours le plus réaliste possible, à la fois pour qu'il colle au mieux à la réalité courante et parce qu'il escompte participer le plus largement possible à son instauration. La rythmique d'un style survient quant à elle dans le décollement plus ou moins marqué du signe écrit d'avec la signification qu'il doit installer dans la durée. Et joue de cet écart, si minime soit-il, pour éluder un peu celle-ci et faire paraître, de ma-

Le style a d'abord affaire avec l'entaille et avec l'écrit.

disparaître la signification puisque son but est d'abord de la conserver, de lui donner une stabilité chronologique qui par lui s'étend à l'ensemble de la réalité qu'il écrit, transcrit de la parole qui la dit. Mais son statut de signe double le signifiant associé à un même signifié supposé. Il conserve le signifiant propre à l'oralité, au sens où à la fois il y renvoie et l'installe dans la durée, mais il le double d'un signe qui porte ce signifiant tout en s'en détachant parce qu'il ne lui est pas univoquement lié mais seulement associé par les conventions de l'écriture. Le style n'est pas le signe écrit, mais il n'est possible que dans l'espace qu'ouvre ce signe pour que l'écriture signifie, mais qui échappe toujours de quelque façon à la simple fonctionnalité signifiante parce que le signe écrit n'est pas directement attaché au signifié supposé. L'écriture d'une certaine façon flotte au regard de la parole et du monde qu'elle dit, reste à distance, parce qu'elle est faite de signes en eux-mêmes sans signification. Et c'est dans ce flottement, cette a-signifiante que se glisse quelquefois le style.

Il s'agit alors d'examiner comment le style, dans l'écrit, se glisse dans cet écart au signifiant qui y est instauré. Une première façon pour lui de s'y installer passe par l'instauration d'une rythmique propre à l'écriture, aux signes écrits, qui ne se confond pas avec la rhétorique mise en œuvre par l'oralité. Là encore l'une et l'autre ne sont pas radicalement décorréées, ne serait-ce que parce qu'il y a correspondance nécessaire entre l'écrit et l'oral. Mais la rythmique d'un style n'est pas la simple transposition de la rhétorique liée à la profération discursive. Il y a écho réciproque entre les deux sans que celui-ci se réduise à une identité ni à une reproduction. Si dans l'un et l'autre cas s'y affirment des rythmes et des ruptures de rythme, pour la rhétorique ils sont liés à la profération du discours et à ce que celle-ci impose à la voix, à la parole, pour la rendre efficace, performative en terme de conviction interlocutive. La rhétorique a pour enjeu le discours et son sens et

nière plus ou moins éphémère, des rapports de signes à signes. Soit entre les mots que ces derniers transcrivent et les répons qui s'installent entre eux qui font la musique de la phrase, musique au sens où les rapports différentiels entre les signes qui inscrivent ces mots priment sur la signification du discours qu'ils construisent, sans pour autant l'effacer – sinon ne subsiste que le charabia qui précipite l'écart que fait le signe à la signification en abîme sans fond et reste de l'autre côté de cette faille, séparé du langage. Soit plus largement dans l'organisation globale de la page écrite, des césures de divers ordres dont elle use pour manifester explicitement le rythme propre de ce qui s'écrit et tenter de le susciter chez qui la lit. Tous les points, virgules, points-virgules, tirets, parenthèses, guillemets, points d'exclamation et d'interrogation dont l'écrit use plus ou moins, ou s'interdit, et qui scandent et découpent son déroulement pour y faire monter des rythmes et leurs ruptures plus ou moins brutales, abruptes. Tout autant que les retours à la ligne, la distribution des paragraphes. Le style, lorsqu'il survient, joue singulièrement de ces deux rythmiques, tant de signes à signes au niveau des mots de la phrase, que de blocs de signes à blocs de signes au niveau de la structure de la page. Elles sont toujours présentes dans l'écrit, parce qu'il use de signes. Mais elles ne jouent pas toujours pour elles-mêmes et entre elles pour faire survenir un style, elles n'en constituent que les moyens d'apparition.

On l'a noté, le style renvoie au signe porté sur la tablette de cire ou d'argile, ultérieurement sur le rouleau puis sur la page écrite, mais aussi au poinçon qui l'inscrit sur cette tablette, qui deviendra stylo mais aussi stylet. Il faut aussi aller arpenter ce côté-là du style avant de revenir sur ce qui le fait paraître comme tel en utilisant les moyens de l'écriture. Le *stilus* donc, puisque le mot vient de là. Tige pointue qui sert à entailler la tablette de cire, ou d'argile, pour y fixer des signes qui renvoient à une langue qui elle-même dit un monde en l'instaurant comme simplification, détermination et

mise en ordre fonctionnelle d'un réel trop singulier pour que nous puissions ne serait-ce qu'y survivre. Le style entaille, scarifie, voire blesse – ce n'est pas par hasard que stilus a aussi donné stilet, ce poinçonneur effilé dont les sicaires usaient pour se débarasser sans coup férir et de façon discrète des cibles qu'on leur désignait. Notre stylo ne garde guère de mémoire ni de l'un ni de l'autre, si ce n'est sa forme allongée et plus ou moins pointue. Il n'entaille ni ne perce le papier sur lequel il dépose les signes écrits, sauf erreur de manipulation, et son extrémité s'est arrondie pour rendre l'acte d'écrire plus aisé et plus fluide, pour nous permettre d'enchaîner ces signes que le stilus ne pouvait inscrire qu'un après l'autre sur la tablette. Mais le style de l'écrit garde tout de même quelque chose de la violence première, matérielle, de cette inscription. S'il n'entaille plus le support même de l'écrit il continue à le scarifier au niveau de la signification, du sens qu'il prétend véhiculer. On l'a vu, la rythmique propre à un style se développe dans l'écart qu'ouvre le signe écrit par rapport à la signification discursive. Elle la double singulièrement de sa propre scansion aux divers niveaux de l'organisation du texte, sans toutefois l'annuler dans ce qui ne serait plus que charabia. Mais cette rythmique ne s'affirme pas dans un simple parallélisme à la discursivité réaliste réglée, bien tempérée. Se contentant d'en être une doublure, à peine affleurante, le style n'en serait alors au mieux qu'un ornement, la plupart du temps inaperçu et fonctionnellement surnuméraire parce qu'inutile. Parce que la fonction du langage, qui se décline en langues diverses puis en discours tenus dans ces langues, est dans un même mouvement d'instituer et de dire un monde vivable, à minima survivable, pour ceux qui les préfèrent. Et que le langage et toutes ses diverses actualisations sont premièrement, pour ne pas dire exclusivement, des outils fonctionnels de production d'une réalité à partir de la survenue hasardeuse, intempestive, des puissances singulières du réel, qui excèdent de loin nos capacités d'exister. Alors le style est comme un retour singulier du réel dans l'organisation fonctionnelle du langage. Un survenir singulier dans son fonctionnalisme qui impose sa rythmique propre, éphémère, imprévisible au flux bien tempéré de la discursivité réaliste. Le style entaille ce flux comme un écueil, à l'instar du stilus poinçonnant la surface lisse et unie de la tablette, vient le perturber, y créer des remous, des courants contraires. Et c'est ainsi que sa rythmique singulière, par les inscriptions singulières qu'il fait dans la tempérance réglée de la discursivité réaliste, ne se borne pas à la doubler mais l'ensauvage singulièrement. Tout style est toujours un peu comme une bête sauvage qui hante les langues et qui rôde en elles, y saisissant en un bond qui est aussi un éclair la claire discursivité signifiante pour la déchirer allègrement sous les dents de sa rythmique abrupte et singulière. Souvenir toujours du réel que langage, langues, discours s'évertuent à recouvrir, à expulser du monde et à dompter par leur fonctionnalisme sans jamais y parvenir parce qu'ils ne peuvent que lui être ultérieurs et courir après lui. Jamais prévisible ni dans son survenir ni dans ses effets, mais toujours marquant, à l'instar de la marque que le stilus inscrit sur la tablette.

Le style survient donc comme ce qui rôde singulièrement au sein même du discours pour attenter soudain à sa fonction de sémantisation du monde en le déchirant de sa rythmique singulière. Il reste à examiner ce qui le fait survenir. Le terme même de survenir est ici important parce qu'il marque bien qu'il ne s'agit en aucun cas d'un outil établi que tout un chacun pourrait utiliser à sa convenance moyennant un apprentissage adapté. Sans doute est-ce là la raison qui différencie le fait d'avoir un style, c'est-à-dire un style propre, singulier, de celui d'avoir du style qui n'est qu'une manière plus ou moins partagée que l'on singe. Pour le dire clairement, le style ne s'enseigne, ne s'étudie, ne se transmet ni ne s'échange. Il n'y a ni formule, ni recette, permettant de le manifester. Et on ne peut ni l'adopter, ni l'emprunter, ni le voler, parce qu'alors on n'a que du style sans avoir un style. Pour la bonne raison que ce fameux avoir n'est qu'une façon de dire, finalement inadaptée à sa survenue



CUYPERS LIBRARY
(AMSTERDAM)

mais d'un autre côté tout à fait adaptée à la tentative de domestication qu'opère la discursivité qu'il ensauvage, qui ne renvoie pas à une possible appropriation, toujours susceptible de nouer des transactions avec la normalité réaliste, mais au fait que le style se manifeste dans et par un individu déterminé. Et que ce qu'il manifeste est une forme de singularité radicalement propre à ce dernier. Ce qui implique différentes conséquences. En premier lieu que tout style, manifestation d'une singularité dans l'écrit, est rattaché singulièrement à un individu. C'est chose qui lui est propre et qui en tant que singularité constitutive est inéchangeable, imprévisible et incommensurable. Tout style est inaliénable et incomparable à un autre. De plus, en tant que manifestation scripturale d'une singularité individuée, qui en affirme un n'en est nullement responsable. Ni de l'avoir créé, ni de le manifester sous telle forme en telle circonstance et à tel moment. Si le style relève de l'individuation il ne renvoie jamais au sujet réaliste supposé doté de choix et de libre-arbitre. Il est irruption et inscription du réel dans le fonctionnalisme discursif réaliste et de ce fait déroge d'emblée à toute la fable subjective. Pour peu qu'on en ait un, on n'en décide jamais sous quelque aspect que ce soit. On s'y plie comme on se plie à l'ensemble des contraintes, héréditaires et culturelles, qui nous individuent, avec une part plus ou moins étendue de singularité dont ne nous décidons pas plus que de la masse de régularités communes à laquelle nous nous conformons. Et lorsque c'est le cas on n'en a presque toujours qu'un, parce que notre réserve de singularités in-

parce qu'il est trop arbitrairement distribué – ce qui contrevient à notre passion paradoxale pour un égalitarisme distinctif – tous égaux mais chacun avec ses particularités.

Mais tout ça direz-vous n'est que de la littérature, à double titre. Parce que le style dont il a été question jusqu'ici n'est que celui que manifeste l'écrit et parce qu'on n'en a donné qu'une approche elle-même écrite – avec ou sans style, ce n'est pas à celui qui écrit ici de le dire. Au fond on ne sort pas de la littérature, et quelle importance celle-ci peut-elle bien avoir dans le monde et sur ce qui s'y passe ? Amusez-vous donc tant que vous voulez avec vos colifichets intellectuels et laissez-nous tranquillement vaquer à nos occupations ! Sauf que tout ça n'est pas aussi simple et tranché que ce que la culture commune ne cesse de nous le seriner, le monde et ses problèmes sérieux d'un côté et le style de l'écrit de l'autre comme ornement de celui-ci et passe-temps pour intellectuels plus ou moins oisifs. Césure on ne peut plus nécessaire et efficace pour une culture qui supporte et justifie la réalité commune avec ses opinions massifiées et qui de ce fait ne peut que rejeter systématiquement le style qui vient ruiner ses prétentions à l'universalité par ses inscriptions singulières. On l'a déjà noté, le style n'est pas un ornement du discours, il vient le scarifier, le déchirer, lui imposer intempestivement une rythmique qui détruit sa prosodie réglée et fonctionnaliste. Même lorsque la discursivité se pare des figures de la rhétorique, ce n'est que pour rendre son sens plus convaincant. Et par elle

Il est comme un retour singulier du réel dans l'organisation fonctionnelle du langage.

dividuées est limitée et que la commune réalité s'emploie, avec l'aide de la culture qu'elle impose à tous en partage, à étouffer le plus efficacement possible leur éventuelle affirmation. Le style singulier qui soudain s'attache en propre à cet individu. Enfin il se peut tout aussi bien – et cela constitue probablement la grande majorité des cas – qu'on n'ait aucun style. La distribution des styles est loin d'être égalitaire parce que celle des singularités individuées ne l'est pas. Certains en ont et d'autres pas, et pour ceux qui en ont il se peut tout à fait qu'elles n'aient rien à voir avec un style. Finalement rien de plus désagréablement fantasque, indomptable, que le style, rien de plus sauvage. Ce qui fait que même s'il s'impose par sa puissance, liée à sa singularité, on ne le reconnaît jamais largement, parce qu'il dérange l'ordre du discours – aussi bien celui du monde – et

rendre le monde qu'elle instaure tout aussi convaincant pour que nous puissions y vivre, ou au moins y survivre. Le discours, et l'écrit aussi bien parce qu'il le fixe et l'inscrit dans une durée chronologique qui échappe à la parole, n'est pas aussi clairement séparé du monde que le prétend la culture. Il ne l'est déjà pas lorsqu'elle tente de le cantonner à la pure et simple transcription dans le langage de celui-ci, à des fins de manipulation et de potentielle maîtrise, simple copie de ce qui s'y trouve. Encore moins si on prend en compte que le monde ne s'ouvre à nous que par nos sensations, limitées en étendue et en intensité, et nos perceptions qui les organisent pour en faire un système. Et surtout pas lorsqu'on doit admettre que cette organisation se fait par le langage, dans une langue particulière, avec ses a priori syntaxiques et lexicaux, et dans des discours spéci-

▲ fiques qui font culturellement sens parce qu'ils sont conformes aux règles a priori de signification de telle culture où ils sont tenus. Le langage, oral et encore plus écrit parce qu'il fixe ce qui y est dit dans la durée et l'institue ainsi en outil de production culturelle, n'est pas le simple reflet d'un monde qui lui préexisterait. Il fait le monde tel qu'il le dit, en même temps qu'il le dit. Le style n'est donc pas une simple affaire d'esthétique littéraire, il intervient dans l'institution du monde parce qu'il agit sur les discours qui le disent. L'effet singulier qu'il fait survenir dans ces discours quoi qu'ils en aient, fait aussi effet singulier dans le monde, bien qu'il essaie de s'en défendre, en particulier au moyen de la culture commune qui lui est associée. Et c'est pour cette raison même que le style, bien que la notion s'en origine dans l'écrit, dans la littérature, survient aussi dans le monde ailleurs que dans ce champ culturel limité. Le style, les effets singuliers qu'il manifeste, concernent aussi bien le monde dans la totalité que nous lui accordons a priori. Toujours selon les mêmes modalités de singularité individuée. Ce qui nous fait d'ailleurs dire et admettre que tel individu a un style, que telle œuvre, pas nécessairement littéraire, en a un aussi, que tel objet même en manifeste un.

La question du style ne se réduit pas à une petite lubie littéraire, elle traverse le monde et se pose à lui dans sa globalité supposée et elle y pose à sa façon singulière la question de la singularité tout autant que celle du monde comme concept englobant. Parce que de même que le style entaille singulièrement le discours et lui imprime une rythmique singulière, de même il le fait pour le monde. Ce qui inévitablement problématise celui-ci en le privant intempestivement de la calme régularité fonctionnelle à laquelle il prétend. Le monde est cet objet global que produit la réalité à partir des a priori perceptifs de chacun sur les singularités du réel – ceux qu'impose l'espèce, ceux qu'impose la lignée dont on est issu, avec ce qu'ils comportent de hasards au niveau des recombinaisons héréditaires, ceux qu'impose la culture dans laquelle on naît et on vit. Qui a pour fonction de transformer au mieux, par simplifica-

tion et transposition, ces singularités en régularités, afin de disposer d'un cadre d'existence qui soit le plus largement déterminé, régulier, fonctionnel, qui corresponde aux capacités globales de l'espèce et lui permette d'y vivre parce qu'il lui assure d'en avoir des usages déterminés, usages que chacun peut aisément considérer comme une maîtrise qui lui accorde le statut de sujet. Le monde est avant tout un dispositif global fonctionnaliste qui nous permet d'exister dans le milieu où nous jette notre naissance. Ce qui entraîne qu'il fait d'autant plus monde qu'il parvient à exclure efficacement toute trace de réel, partant de singularité. Et que le discours réaliste qui à la fois le dit et l'instaure est lui-même, en chacune de ses occurrences, le plus intégralement déterminé et complet, fonctionnel. Qu'il véhicule donc toujours une signification, un sens, qui sont clairs, sans ambiguïté, univoques, qui s'articulent le plus largement et le plus efficacement avec tous les autres sens attachés à chacune de ses occurrences de manière à former un système global, complet, laissant le moins de place possible aux singularités réelles. Or non seulement le monde ne peut que vainement chercher à se débarrasser effectivement de toute trace singulière de réel parce qu'il ne se construit que sur son préalable – il ne peut que tendre à en minimiser au mieux la survenue – mais de plus le style fait survenir ces singularités à nouveau au cœur même du système qui est supposé les éradiquer – en premier lieu dans le langage. De là que le style inévitablement perturbe le monde dans ce qu'il dit de lui-même par le biais du discours réaliste, entrave donc aussi bien sa construction régulière et fonctionnaliste. Aucun style ne fait monde, parce que tout style est singulier. Pour autant aucun style non plus ne défait le monde absolument, parce qu'il se rattache à la discursivité qui le produit. Simplement il marque, au sens où il l'inscrit, que le monde, en dépit de ses prétentions totalisantes et tautologiques, ne peut évacuer complètement tout survenir singulier, tout réel, qu'il en est issu même s'il s'emploie à tisser au mieux ces singularités en une trame continue de significations. Le style vient déchirer, entailler cette trame localement, singulièrement, pour le lui rappeler.

Ce que le monde n'apprécie pas vraiment. Ni nous qui y existons et souhaitons pouvoir le faire avec le plus de régularité possible. Nous n'y apprécions guère le hasard, l'imprévu, l'intempetif, l'indéterminé, le singulier. Le style donc. Obligés de le remarquer du fait de sa violence, de la sauvagerie qu'il fait revenir au sein même de la calme discursivité réaliste, nous en sommes toujours offusqués. Parce qu'il remet en cause, serait-ce localement et de façon éphémère, le fonctionnalisme du monde qui nous en fournit des usages déterminés et qu'il y fait survenir un risque qui, pour rester local et éphémère, nous inquiète toujours sur la solidité de ce monde et de l'existence que nous y menons. Parce qu'il nous inquiète de ce fait tout autant sur le statut de sujet maîtrisant que nous nous octroyons et qui alimente notre vanité d'espèce pré-tendument dominante. Parce qu'il nous oblige à chaque fois qu'il survient à tenter de ravauder les accrocs singuliers qu'il fait dans le discours commun réaliste pour réajuster sa continuité signifiante et que nous tendons systématiquement à économiser les efforts associés à nos existences. Enfin parce qu'il se singularise, qu'il sort du rang, pire qu'il fait radicalement écart à toute notion de rang, d'alignement, de conformité, et qu'il constitue de ce fait une insulte éclatante à la commune et médiocre uniformité de nos diverses formes de grégarité. Voilà bien des raisons, et non des moindres, de s'offusquer du style lorsqu'il survient et s'impose au tranquille fonctionnalisme que nous demandons au monde. Voilà pourquoi ce monde, que nous faisons parce que nous le disons, cherche sans relâche à l'exclure, à le faire disparaître. D'abord en s'en prenant aux individus qui en manifestent un, puisque tout style est singulièrement individué. En les ostracisant, physiquement ou symboliquement. Mais l'ostracisme physique, qui peut aller jusqu'à la mise à mort, s'il a été largement pratiqué partout dans le monde et s'il l'est encore dans les nombreux régimes autoritaires et dictatoriaux qui existent encore, a désormais mauvaise presse en Occident. Parce qu'il donne lieu à victimisation et que notre moralité accorde automatiquement une valeur inaliénable à toute victime reconnue, ce qui in fine produit un effet contraire à celui recherché d'exclusion. D'autant plus que c'est un monde

SHIBUYA (TOKYO)



dans lequel l'exercice des pouvoirs s'est distribué, même s'il reste encore hiérarchisé, ce qui répartit de fait les responsabilités et conduit chacun à en assumer, plus ou moins explicitement, une part. Sans plus pouvoir s'en défaire sur une figure souveraine qui, du fait de cette diffusion de l'exercice des pouvoirs, a à peu près disparu au profit de l'accroissement de l'efficacité globale de ce dernier. Et l'ostracisme symbolique n'est guère plus performant en la matière depuis que cette même moralité prône un relativisme culturel qui permet de victimiser tout aussi efficacement. De toute façon cette manière « forte » de tenter de se débarrasser d'un style n'est jamais très efficace. Parce que toute singularité résonne potentiellement avec d'autres singularités. C'est-à-dire qu'un style peut toujours par sa simple survenue, si éphémère soit-elle, en susciter un autre. Entre individus mais aussi bien, et on l'a déjà souligné, dans le monde, parce qu'il est fait de discours et que tout style diffuse en lui par l'intermédiaire de cette discursivité. Éliminer, physiquement ou symboliquement, l'individu qui le manifeste, n'a qu'un effet ponctuel, dont l'efficacité est toute relative parce que le monde doit reconduire cette élimination à chaque survenue d'un style singulier, après laquelle il ne cesse de courir. Il ne fait là que parer au plus pressé et si la crainte que provoque la coercition qu'il opère ainsi a sans doute quelques effets de précaution dans la manifestation d'un style elle ne peut jamais réellement l'empêcher parce que ce n'est pas l'individu qui en décide. Et encore moins empêcher la diffusion de ses effets dans le monde.

Il s'agit donc pour le monde comme système fonctionnaliste global de trouver un moyen plus efficace et généralement efficient de limiter la survenue des styles singuliers, en visant ultimement à leur suppression. Et ce moyen, puisqu'il lui est impossible de proscrire tout à fait tout survenir d'un style, consiste à limiter a priori et au mieux les occurrences de ce survenir et à noyer ce qu'il en subsiste dans un raz de marée de leurres qui à la fois le rend le plus imperceptible possible et l'indifférencie. Assèchement de la source et mélange massif. En ce qui concerne le premier, vu que le style est singulier ses occurrences sont multiples, et comme elles sont intempestives il est impossible de prévenir chacune d'elles spécifiquement. C'est ce qui fait que la discursivité réaliste ne cesse de courir après chaque style singulier pour tenter a posteriori de le régulariser, de ravauder l'accroc qu'il y a fait. Mais comme le style, en chacune de ses affirmations singulières, reste originellement dépendant de la langue, c'est sur elle que cet assèchement va jouer pour raréfier génériquement les conditions de survenue de tout style. Stratégie globale, qui ne garantit pas l'élimination systématique de tout style, mais qui limite globalement les conditions de possibilité de leur survenir. En simplifiant, appauvrissant et fonctionnalisant à outrance la langue, donc la discursivité qu'elle rend possible et l'amplitude d'acceptabilité culturelle commune qu'elle lui laisse. On appauvrit systématiquement le lexique d'usage courant et on simplifie à l'extrême les règles syntaxiques qu'on lui applique, ce qui a pour double effet de réduire globalement le champ de la discursivité et de le simplifier sémantiquement. Le monde se fait plus petit, parce que plus simple et plus univoque, même s'il reste physiquement tout aussi étendu qu'avant. Il se fonctionnalise à l'extrême parce que la langue qui le dit en fait autant. La technologie numérique, du fait des moyens dont elle dispose pour diffuser mondialement et instantanément du contenu discursif, se donne comme le moyen idéal d'assèchement pratique et de fonctionnalisation de la langue, et à travers elle du monde, du fait de l'usage qu'elle a généralisé de novlangues simplistes, privées de toute possibilité de nuance et de toute profondeur littéraire. Et de plus elle constitue, du fait de la stricte binarité des codes qu'elle utilise dans ses divers dispositifs, le modèle ultime d'une discursivité ayant éradiqué toute possibilité de style. Assèchement de la langue, de son utilisation courante, avec pour horizon ultime le code, strictement déterminé et univoque. Avec une langue de plus en plus simpliste on réduit considérablement les occasions de survenue du style parce qu'on réduit l'écart que l'écrit

creuse avec la pure signification réaliste. Puisque l'écrit fait signe, on réduit celui-ci à une pure signalétique ou à ce qu'on peut produire qui s'en rapproche le plus tout en continuant à signifier a minima. On rabat la signification sur le signe pour faire signifier celui-ci de façon strictement fonctionnelle. Et le monde qui s'instaure par cette langue signalétique se rapproche de plus en plus d'un système purement fonctionnel. Le style, dans la langue et dans le monde, se retrouve globalement moribond parce que hors sol. Et si le terme « on » a été si souvent employé ce n'est pas pour masquer telle ou telle responsabilité quant à cet assèchement. Comme on l'a noté la technologie numérique fournit un redoutable outil lui permettant de se développer. Mais chacun de nous, et en particulier du fait des usages compulsifs et toujours plus étendus que nous avons de ses dispositifs, participe à ce développement ou laisse faire ce qui permet son extension.

pauvrissement de la discursivité, de ses nuances dont joue exemplairement le style individué, que se produit sa simplification communautariste qui met en œuvre la conformation commune à un style codifié qui fonctionne comme modèle comportemental. Et que par la langue ainsi formatée et par la discursivité conformante qu'elle produit cette opération diffuse dans le monde. Ensuite que cette diffusion est accélérée et a une efficacité optimale du fait des dispositifs technologiques de communication et d'échange dont elle peut désormais user. Jamais les styles communautaires n'ont autant proliféré et aussi bien fonctionné au regard de l'exercice global des pouvoirs. Jamais il n'ont aussi bien masqué et assimilé le peu de styles singuliers qui surviennent encore : avec la déferlante internet la plupart du temps on ne les voit plus et lorsqu'il arrive qu'on les remarque encore celle-ci, du fait de sa vitesse d'entraînement, ne laisse guère le loisir de les examiner et de les différencier de ce qu'elle charrie en masse. Enfin que

Toute singularité résonne potentiellement avec d'autres singularités.

Reste que même dans ces conditions de plus en plus défavorables, il continue, si peu que ce soit, à survenir singulièrement des styles. D'où la nécessité de noyer ces derniers dans un tsunami de leurres qui les rende imperceptibles et, lorsqu'ils sont encore perçus, indifférenciés. Ce qui se fait en mettant sur le marché de la culture commune des styles préfabriqués auxquels il sera possible de s'identifier pour avoir du style faute d'en avoir réellement un qui soit singulièrement individué. On produit ainsi des leurres en masse pour les masses, qui ne sont autres que des modèles spécifiques, adaptés à telle ou telle partie plus ou moins étendue des populations, à chaque fois que possible à leur ensemble parce que c'est plus facile, afin de conformer globalement leurs comportements. Ce n'est plus avoir un style en propre, individué, incomparable, singulier, inéchangeable, c'est avoir du style, c'est-à-dire se positionner au regard des modèles valorisés par la culture commune et plus particulièrement celle de la communauté à laquelle on appartient, quelle que soit la forme sociale que prend celle-ci. Et l'exercice global des pouvoirs, auquel chacun participe peu ou prou, s'emploie à produire sans discontinuer de tels leurres pour assurer au mieux son fonctionnement global, d'abord en submergeant sous la prolifération de ce style préformaté le peu qu'il subsiste de styles individués après assèchement de leurs conditions de survenue, ensuite en l'utilisant pour gérer au mieux la fonctionnalisation du comportement des populations. Du style de masse ou le « du » montre bien qu'il ne s'agit que d'un produit de consommation qui se partage et s'échange comme tout produit de consommation. Avoir du style c'est obtenir la reconnaissance de son appartenance à un groupe par la reconnaissance de sa conformation correcte aux signes codifiés qui marquent a priori sa spécificité. Ici encore le style est rabattu sur le simplisme du code afin de permettre sa diffusion rapide et aisée tout autant que la facilitation de sa production. Ce qui au bout du compte assure son déferlement de masse, non seulement comme outil de conformation culturelle mais aussi comme pare-feu contre tout style singulier encore susceptible de survenir, d'abord en le noyant sous la masse des styles communautaires, ensuite, au cas où il serait encore perçu comme style individué singulier, en l'assimilant culturellement à cette masse. En l'indifférenciant de ce qui lui est radicalement étranger. Et là encore il importe de souligner à nouveau plusieurs points. En premier lieu que cette opération d'assimilation massifiante se fait d'abord dans la langue, par son appauvrissement systématique, qui d'une part permet la confusion induite entre les deux acceptions du terme style, entre avoir un style et avoir du style. Et tout autant parce que c'est d'abord par l'ap-

tout ceci ne nous est pas unilatéralement imposé de l'extérieur. Certes l'exercice global des pouvoirs y trouve son intérêt, du fait de la fonctionnalisation globale du monde et des individus qui s'y produit et qui lui apporte globalement plus d'efficacité. Mais d'abord nous participons tous, à notre niveau et pour une part plus ou moins étendue selon la place que nous occupons dans les différents champs entre lesquels il se distribue, à cet exercice et nous ne pouvons en rejeter toute responsabilité. Ensuite parce qu'avoir du style est une manière facile de compenser le fait qu'on n'a pas un style singulier – il suffit de copier un modèle préétabli – de s'accorder ainsi une valeur personnelle particulière – même si elle n'est pas singulière, mais la singularité oblige aussi à des efforts et à des risques que le plus grand nombre préfère éviter – et finalement de se venger du style singulier qui offusque notre prétention à manifester une valeur propre au sein même de la commune médiocrité à laquelle nous sommes assujettis.

Le style n'est décidément pas compatible avec la fonctionnalisation vers laquelle nous pousse la technologisation intégrale de notre monde et de notre réalité, ni avec l'optimisation de l'organisation de l'exercice global des pouvoirs qui en use avec profit. Il ne peut que les perturber, et même si ce n'est que localement du fait de son survenir singulier, c'est encore trop déroger à leur entreprise d'envahissement hégémonique. Qu'y faire et faut-il tenter d'y remédier ? A la première partie de la question on ne peut guère proposer un programme comme réponse, parce que le style est trop singulier pour être programmable. Tout au plus peut-on limiter les conditions de son assèchement et de son assimilation. En se refusant au mieux à participer à l'appauvrissement de la langue dont on use, en repoussant sa codification acronymique ou simplistement phonétique. En la pratiquant, en l'écrivant, en la lisant sans relâche. En participant aussi le moins possible à la diffusion technologique d'un déferlement de novlangues qui entendent l'indifférencier au prétexte de confort et de facilité. Pour qu'éventuellement surviennent encore des styles singuliers. Quant à donner une raison pour agir ainsi, il n'y en a ni d'utilitariste, ni de raisonnable – et surtout pas de raison morale ou moralisante parce que morale et moralité sont toujours farouchement opposées à tout style, qui inévitablement fait écart à leur travail de normalisation. Rien de plus que la joie imprévue et hasardeuse d'en remarquer un et de le savourer pleinement. Et que celle, encore plus précieuse, de peut-être une fois, sans bien sûr l'avoir voulu, en manifester un. ■

BRÈVES

DU SPECTACLE à LA SIMULATION

La réalité est déjà la mise en scène du réel en un monde à la mesure de nos capacités perceptives et dans lequel il nous soit possible d'au moins survivre. Mais à la longue cette réalité ne nous suffit plus, manquant par trop de complaisance à l'égard de nos désirs. Nous avons de ce fait entrepris de la mettre elle-même en scène, ou tout au moins certains de ses éléments – nous en avons désormais les moyens technologiques – pour la plier non seulement à nos nécessités existentielles mais aux désirs auxquels nous estimons avoir le droit d'obliger le monde. Ou comment nous sommes en train de faire passer la réalité du spectacle à la pure simulation.

UN MONDE DÉSENCHANTÉ

Il ne peut y avoir de désenchantement vis-à-vis du monde que si auparavant nous l'avons indûment enchanté par nos illusions et les fables diverses qui les véhiculent. Il faut donc ne nous en prendre qu'à nous-mêmes de ce désenchantement et non pas à ce monde que nous n'avons cessé de vouloir vainement plier à nos confortables convenances.

RETOUR EN FORCE

Contrairement à ce que nous proclamons nos dieux ne sont pas de retour parce qu'ils n'ont jamais tout à fait disparu. Nous leur avons seulement pour un temps, finalement assez restreint, donné un autre visage, celui de la science et de l'homme, et comme il nous a déçu nous revenons par dépit vers eux pour tenter d'assouvir notre besoin de croire. Le problème est alors que ce que

nous leur demandons désormais est à la hauteur de la déception éprouvée envers l'homme et la science, ce qui favorise les formes les plus extrêmes de zèle à l'égard des courants religieux qui entendent les représenter.

TRAUMA

La façon la plus simple, la plus facile, de réparer un traumatisme, ou a minima de commencer à le faire, consiste à lui assigner un sens, un but et surtout des responsables. Ce qui explique que les catastrophes soient des prétextes tout trouvés pour la multiplication des complots de tous ordres.

IMBÉCILES !

Étymologiquement parlant nous ne sommes ni bêtes – notre animalité, avec tout ce qu'elle peut avoir de superbement instinctif, s'est diluée dans notre prétention à l'avoir définitivement surmontée – ni idiots – notre idiotisme singulier s'est quant à lui perdu dans la massification fonctionnelle de nos comportements – ni stupides – nous nous gavons à ce point d'informations de toutes sortes qu'aucune stupeur ne peut plus affecter cette boulimie. Nous ne sommes qu'imbéciles, au sens premier de faibles, soumis à notre impuissance spécifique – entre autre de saisir clairement les nuances entre ces divers termes.

REPLI

Le communautarisme impose la reconnaissance universelle de ses spécificités, réelles ou prétendues, mais uniquement selon les codes qu'il édicte parce qu'il les considère comme les seuls moralement recevables. C'est la forme grégorisée de l'extrême repli sur soi

CONFUSION

La méthode la plus commune que nous employons pour extorquer du sens au réel consiste à transformer la simple concomitance en relation de causalité. Toutes nos croyances se construisent sur une confusion de ce genre.

PURETÉ N'EST PAS PROPRETÉ

La stricte pureté, en quelque domaine que ce soit, est une exigence de zélé et de fanatique. Pour qui ne se sent pas prédisposé à être ni l'un ni l'autre, cette pureté-là est inévitablement, et heureusement, salie par les traces, nombreuses, de ses doutes. Mais s'il s'interdit ainsi toute pureté – il ne lui vient d'ailleurs jamais à l'esprit d'en revendiquer une – il peut au moins s'enorgueillir d'un minimum de propreté intellectuelle, ce dont la première est loin de pouvoir se justifier.

DE L'USAGE DES NÉCESSITÉS

La connaissance d'une nécessité ne conduit pas nécessairement à s'en libérer – et lorsque c'est le cas ce n'est jamais que pour se soumettre à une autre nécessité, mais alors plus proprement singulière – mais permet a minima de se mettre suffisamment à distance d'elle pour la définir, se rendre compte qu'elle n'est ni unique ni absolue, et de ce fait réduire un peu l'emprise qu'elle exerce d'autant plus strictement qu'elle reste insue.

D'UNE OPÉRATION INDUE

Essentialiser le pouvoir c'est le doter indûment d'une transcendance a priori dont il use systématiquement comme moyen générique de justifier son exercice alors même qu'il se réduit à la contingence de ce seul exercice.



ENCRE DE CHINE
75 x 100 MM.

NOMADE - N° 01

PRINTEMPS 2022

Directeur de la rédaction et de la publication
Christophe GICQUEL

Éditeur - NoMade
FR -74200 Thonon-Les-Bains
contact@no-made.fr

Ont participé à ce numéro : Tribune et brèves : Bloom -
Poésie : Delisle Tiboulen - Nouvelle : Marx Teirriet - Arts
graphiques : Corinne Gicquel - Photos : Renan Gicquel
Conception graphique : Christophe GICQUEL

NOMADE est un semestriel dont les exemplaires
sont distribués gratuitement et ne peuvent être vendus

150 exemplaires de ce numéro ont été imprimés
Dépôt légal à parution - © 2022 - Tous droits réservés

ISSN en cours

www.no-made.fr

  nomade.gazette